



*« Le monde grec et l'Orient de 404 à 200 avant
notre ère ».*

**Remarques critiques sur la question d'histoire de
l'Antiquité
(Agrégation d'histoire 2022)**

Texte original proposé par

Pierre Briant

Professeur émérite au Collège de France

Actualités des études anciennes est le carnet scientifique de la *Revue des Études Anciennes*.

Il propose des actualités scientifiques et culturelles se rapportant à l'Antiquité dans son ensemble. Il s'agit en effet d'un site de valorisation scientifique mais aussi d'un espace d'information et de débat permettant au plus grand nombre d'avoir accès à l'actualité des études anciennes.

« Le monde grec et l'Orient de 404 à 200 avant notre ère ».
Remarques critiques sur la question d'histoire de l'Antiquité
(Agrégation d'histoire 2022)

« Entre 1850 et 1870, les historiens en chaire entourent la Grèce et ses créations culturelles d'un cordon sanitaire que les académies prendront soin de renforcer de barbelés et de miradors perfectionnés »¹.

- 1 -

En date du 12 avril 2021, le programme de l'Agrégation externe d'histoire a été publié par le Ministère de l'Éducation Nationale sur une page internet². La question d'histoire de l'Antiquité (dite encore 'histoire ancienne') porte sur *Le monde grec et l'Orient de 404 à 200 avant notre ère*. En une page et demie dense et serrée, l'intitulé y est présenté et justifié³. L'exposé sera probablement complété ultérieurement par une bibliographie commentée. Mais manifestement, dans sa fermeté d'expression, le texte de présentation reflète en toute clarté la pensée et les représentations des auteurs/auteures, et, à ce titre, il appelle d'ores et déjà la discussion.

Même si j'ai régulièrement présenté des cours d'agrégation et de CAPES dans mes postes successifs entre Tours et Toulouse, mais également en une occasion dans le contexte du CNED, je n'ai plus enseigné en université à partir de la fin des années 1990. J'aimerais néanmoins faire part de quelques réactions face à la question mise au concours, à titre de contribution à une discussion qui sera nécessairement collective et plurielle. Elle recoupe en effet des thèmes et des questionnements que j'ai souvent abordés. Et puis, comme le rappelait en 2000 une analyste des questions mises au concours depuis 1933 (Danielle Nottara-Minne), « le concours de l'agrégation d'histoire se trouve à la croisée des savoirs scolaire et universitaire. [...] Il doit aussi sensibiliser les candidats aux derniers acquis de la science historique. Aussi les questions mises au concours suivent, au moins en principe, l'évolution de la recherche et les débats entre historiens ».

1 Marcel Détiéne, « Rentrer au village. Un tropisme de l'hellénisme ? », *L'Homme* 157/1 (2001) : 137-150 (citation, p. 137).

2 https://media.devenirenseignant.gouv.fr/file/agregation_extern/11/8/p2022_agreg_ext_histoire_1400118.pdf.

3 Le texte y est publié sous une forme anonyme. On postulera que les collègues responsables de la question au sein du jury (dont je ne connais pas l'identité) en sont les auteurs et/ou auteures. Mais il importe peu, car mes remarques visent la question elle-même, et non pas ceux et celles qui l'ont définie à la suite de colloques multiples en lien avec l'Inspection Générale, souvent générateurs de concessions, de contradictions et d'obscurités.

Pierre Briant, « *Le monde grec et l'Orient de 404 à 200 avant notre ère* ». Remarques critiques sur la question d'histoire de l'Antiquité (Agrégation d'histoire 2022), *Actualités des études anciennes*, ISSN format électronique : 2492.864X, 19/04/2021, <https://reainfo.hypotheses.org/22531>

Les conclusions de l'enquête de D. Nottara-Minne invitaient à quelques regrets à la mesure des espérances ainsi présentées (« au moins en principe »), puisque l'auteure constatait que « l'Asie, à l'exception du Proche-Orient, n'est prise en compte qu'au travers de la colonisation et des conflits contemporains », et que, « dans l'ensemble, le monde de l'agrégation se confond avec l'Europe ». Quant à « l'Orient » (l'auteure à ce point utilisait les guillemets, qui exprimaient ses réserves vis-à-vis d'une telle appellation), « toujours proche de l'Europe, il intervient dans 36 questions, pour qualifier des espaces dont le propre est de se définir par rapport à leur voisin occidental : Orient romain, chrétiens orientaux... ». Au total, « comme on pouvait s'y attendre, l'agrégation renvoie aux historiens des universités françaises l'image de leurs propres priorités : en faveur du monde grec et romain, en faveur de l'espace européen, etc. »⁴.

Certes, sauf mention expresse, ces remarques ne visaient pas spécifiquement les questions d'histoire de l'Antiquité. Néanmoins, j'ai tout lieu de craindre que, telle qu'elle est exprimée et définie, la question qui vient d'être mise au programme (*Le monde grec et l'Orient*) n'entraîne plus de regrets qu'elle ne suscite d'espoirs, car, du moins de mon point de vue, elle ne paraît guère susceptible de « sensibiliser les candidats aux derniers acquis de la science historique ».

- 2 -

En fixant la borne chronologique à 404 à l'amont et à 200 à l'aval, « le programme s'affranchit de la distinction traditionnelle dans l'historiographie entre période classique et période hellénistique ». Cette fière déclaration s'affranchit elle-même d'une observation rigoureuse de l'historiographie. Le programme ainsi défini correspond en effet dans presque tous les détails à celui de manuels publiés dans les années 1960 et 1970. On pense en particulier à celui d'E. Will, C. Mossé et P. Goukowsky (PUF, 1975), paru dans l'alors fameuse collection 'Peuples et Civilisations', et pareillement intitulé *Le Monde grec et l'Orient. (Le IV^e siècle et l'époque hellénistique)*. À un demi-siècle d'intervalle (ou presque), on y retrouve les mêmes failles informatives et conceptuelles, sans y retrouver certaines clarifications bienvenues.

Même si la question mise au programme précise que sous le terme 'Orient', il faut entendre « l'ensemble des territoires de l'empire perse achéménide », et que les candidats sont censés connaître « l'organisation générale de l'empire », celui-ci est réduit à une ombre passive,

4 Citations extraites de l'article de Danielle Nottara-Minne, « Les territoires de l'agrégation : l'espace dans les questions mises au concours depuis 1933 », in : J.C. Waquet, P. Goerg, R. Rogers (ed.), *Les espaces de l'historien*, Presses Universitaires de Strasbourg (2000), p. 51-63, disponible à <https://books.openedition.org/pus/7983>.

Pierre Briant, « *Le monde grec et l'Orient de 404 à 200 avant notre ère* ». Remarques critiques sur la question d'histoire de l'Antiquité (Agrégation d'histoire 2022), *Actualités des études anciennes*, ISSN format électronique : 2492.864X, 19/04/2021, <https://reainfo.hypotheses.org/22531>

et ses habitants à la condition postulée homogène des « autres peuples » avec lesquels les Grecs vont nouer des « relations ». L'empire des Grands rois représente essentiellement « un espace où les Grecs espèrent trouver des terres et d'autres richesses », dans le cadre de « la colonisation des territoires de l'ancien empire perse » — toutes formulations qui, en bon français, réduisent celui-ci au statut historiographiquement peu enviable de proie coloniale. Mais cet espace et leurs habitants, quels et qui sont-ils ?

Pour parler en litote, le manuel de 1975 n'était pas non plus très disert ni très convaincant sur l'empire achéménide, puisque, d'une manière pour le moins paradoxale pour le plus grand empire de l'Antiquité, celui-ci y était présenté comme un élément parmi d'autres (avec les États 'barbares' de Thrace et du Bosphore) au sein d'un ensemble curieusement désigné comme « Les confins orientaux du monde grec » — une formulation typiquement hellénocentrique, qui trouvait un parallèle inversé dans celle d'état 'périphérique' utilisée aussi bien par des historiens d'art hellénistes que par des assyriologues. Chargée de ce chapitre, Claude Mossé y traitait en quelques pages très mal informées de ce qu'elle appelait (avec tant d'autres) « le déclin de l'empire perse au IV^e siècle » (p. 66-73), en postulant, sans preuve aucune, ni enquête documentaire même minimale, que « les structures sociales sont demeurées inchangées dans les différentes satrapies de l'empire ». En bref, « c'était donc un monde barbare sans unité réelle que les théoriciens grecs du IV^e siècle invitaient leurs concitoyens à coloniser, et qui allait proposer des tâches immenses à ses futurs conquérants » (p. 73) — donc là déjà (et encore) une proie coloniale d'autant plus tentante que, comme dans l'esprit du programme 2022 (où il est fait état du « retrait relatif de l'empire perse »), il s'agit d'une proie sans force réelle, qui ne devrait pas opposer de résistance aux « futurs conquérants ».

Le problème, c'est que depuis le début des années 1970 (mais en fait bien antérieurement pour qui voulait analyser l'empire de l'intérieur), nos connaissances sur l'empire achéménide, y compris arrêtées à la veille du débarquement d'Alexandre, ont considérablement progressé, et ont modifié le regard porté sur l'histoire impériale entre Artaxerxès II et Darius III. Au début de l'année 334, l'histoire des défaites de Darius n'était pas écrite⁵.

Mais il ne semble pas que les candidats et candidates soient appelés à en connaître, puisque « l'histoire interne de l'empire achéménide en tant que telle ne fait pas partie du programme », alors même que « l'organisation générale de l'empire (Grand roi, satrapes et satrapies, levées du tribut) doit être connue ». Les deux propositions laissent supposer qu'il y a là une confusion fâcheuse entre « narration » [histoire politique] et « histoire », comme si l'étude du fonctionnement et des instruments de la domination ne relevait pas de l'histoire interne de

⁵ Sur les étapes de l'historiographie achéménide, voir mon livre à paraître : *Itinéraires historiens. (Sur la piste de l'empire des Grands rois)*.

Pierre Briant, « *Le monde grec et l'Orient de 404 à 200 avant notre ère* ». Remarques critiques sur la question d'histoire de l'Antiquité (Agrégation d'histoire 2022), *Actualités des études anciennes*, ISSN format électronique : 2492.864X, 19/04/2021, <https://reainfo.hypotheses.org/22531>

l'empire. Comment donc pourra-t-on expliquer l'enrégimentement des mercenaires dans l'armée de Cyrus le Jeune si l'on ne l'inscrit pas dans le cadre de l'histoire politique et institutionnelle achéménide ?

On a du mal à comprendre comment on peut sérieusement étudier les instruments de la domination impériale sans les inscrire dans la diachronie. Ou bien doit-on postuler, contre toute évidence (au sens anglais et au sens français du terme), que de Cyrus à Darius III, l'institution satrapique ou les modalités de levées des taxes impériales sont restées intangibles, — sauf bien sûr à adhérer, même sans le dire, au postulat de l'immutabilité des 'despotismes asiatiques', de Darius à Abdulhamid II ? Lorsque le programme précise que « la documentation devra être prise en compte dans toute sa diversité : sources littéraires, épigraphiques, papyrologiques, archéologiques et numismatiques », on comprend immédiatement qu'il s'agit uniquement de la documentation *grecque*, mais qu'en revanche l'apprentissage de la question ne suppose pas de connaître la documentation d'une extrême variété typologique et linguistique provenant des différents pays de l'empire achéménide. Or c'est dans le cadre des corpus régionaux (araméens, babyloniens, élamites, parfois grecs, mais aussi bilingues ou trilingues) que l'on peut analyser les instruments du pouvoir impérial, en lien avec les documents issus du centre de l'empire. Il est passé le temps où l'on pouvait se satisfaire de l'exposé tributaire d'Hérodote.

Revenons à « l'Orient ». Quels sont donc « les autres peuples » avec lesquels les Grecs vont établir des relations « faites d'interactions complexes » ? Au-delà de ces formules si générales qu'elles confinent au lieu commun, rien n'est dit sur la diversité culturelle de l'empire dont Alexandre hérite. Comparons avec ce qu'écrivait Edouard Will en 1975 à propos des problèmes de contacts entre conquérants macédoniens et peuples conquis : « En réalité il s'agit d'autant de problèmes qu'il y avait de peuples orientaux au sein desquels les Hellènes s'installèrent [...] Il n'y a pas un Orient, mais *des* Orient : la civilisation égyptienne n'est pas la civilisation syrienne, mésopotamienne ou iranienne. [...] Des formules aussi générales qu'« hellénisation de l'Orient » ou « orientalisation de l'hellénisme » sont « nécessairement fallacieuses. C'est pays par pays qu'il faudrait pouvoir analyser les contacts, leurs modalités, leurs effets » (p. 503-504).

Pour des raisons qui ne me sont pas propres, je n'utiliserais pas le terme 'Orient' comme le faisait E. Will, mais au moins, en le mettant au pluriel, celui-ci faisait disparaître la tare originelle, celle qui réduit la foisonnante diversité culturelle en une commune indétermination, et il indiquait la voie juste des analyses interculturelles : comment traiter des contacts entre une culture A et une culture B, si l'on part uniquement de la culture A sans s'être informé aussi précisément de la culture B ? Au fond de cette voie sans issue, le seul recours espéré et postulé,

mais illusoire et fallacieux, était celui de *l'hellénisation de l'Orient*, qui implique la disparition à terme des cultures locales sous la forme d'une culture dite commune (*koinè*), qui ne serait rien d'autre en réalité qu'un avatar de la culture grecque dominante.

Cette préoccupation exprimée par E. Will a disparu du programme 2022, puisqu'aucune piste n'est suggérée qui amènerait à identifier les différentes cultures qui coexistent en 334 dans l'empire de Darius. Inutile par exemple de chercher dans l'exposé des motifs la moindre occurrence de 'Babylonie', 'Sogdiane', 'Bactriane', ou encore 'Lycie' et 'Carie': il n'en existe aucune. Comment dès lors prétendre inciter les candidats et candidates à analyser des contacts interculturels, quand l'examen des cultures des peuples conquis n'est pas explicitement compris dans le champ de vision, ni requis dans le champ d'études ?

Il est vrai qu'après avoir dessiné une perspective en ce sens, E. Will ajoutait, en regrettant la limite : « ...ce qui précisément est généralement impossible ». Mais ce qui n'était déjà que partiellement vrai en 1975, est devenu totalement obsolète en 2021 : depuis une trentaine d'années en particulier, les progrès dans la connaissance des cultures régionales et locales ont été exceptionnels, tout autant que l'affinement des analyses de leurs rapports mutuels, aussi variés dans leurs manifestations que dans leurs inspirations, aussi bien au temps de l'empire achéménide qu'au temps des royaumes hellénistiques. Dès 1938, André Aymard n'avait-il pas montré face aux assyriologues, et démontré face aux historiens venus au Proche-Orient dans les fourgons de l'armée d'Alexandre, qu'une approche historique de la documentation cunéiforme permettait de se situer au plus près de la société babylonienne et grecque d'Uruk séleucide⁶ ? Depuis lors, empruntant la voie ouverte par les études pionnières de Joachim Oelsner, les assyriologues n'ont pas manqué de multiplier les recherches en ce sens, au point qu'aujourd'hui la Babylonie est l'une des régions les mieux connues des mondes achéménide et hellénistique⁷.

Le choix de la date de 404 interroge. La raison avancée en est que l'on sent alors « les prémices » de ce qui sera, avec Alexandre, « une extension majeure du monde grec » ; ces décennies sont « caractérisées par l'attrait des Grecs pour l'Orient et les interactions de tous ordres entre ces deux mondes. [...] La diffusion de l'hellénisme commence dès avant la conquête d'Alexandre ».

L'idée n'est pas neuve, et elle a donné lieu à débats. Encore méritait-elle d'être présentée en quelques mots, y compris dans ses contradictions. Contrairement à ce qui est exposé dans le programme, elle ne résultait pas simplement du postulat, simpliste et simplificateur, selon lequel,

6 "Une ville de la Babylonie séleucide d'après les contrats cunéiformes", *REA* 40 (1938): 5-42, repris dans *Études d'histoire ancienne*, Paris (1967) : 178-211

7 En m'en tenant ici aux travaux en français, voir la synthèse de F. Joannès, *La Mésopotamie au I^{er} millénaire avant J.C.*, Paris (2000), en particulier p. 143-184, et, depuis lors, J. Monnerie, *L'économie de la Babylonie à l'époque hellénistique*, Berlin-Boston, 2018.

Pierre Briant, « *Le monde grec et l'Orient de 404 à 200 avant notre ère* ». Remarques critiques sur la question d'histoire de l'Antiquité (Agrégation d'histoire 2022), *Actualités des études anciennes*, ISSN format électronique : 2492.864X, 19/04/2021, <https://reainfo.hypotheses.org/22531>

à partir de la fin du V^e siècle, les Grecs auraient manifesté leur volonté d'aller chercher fortune dans les pays de l'empire achéménide. Pour ne prendre qu'un exemple, l'histoire de l'intégration de soldats grecs et anatoliens dans les armées du Proche-Orient ne peut s'analyser que sur la longue durée, comme on le voit en particulier dans l'Égypte saïte⁸.

Sauf erreur ou oubli, l'historien Richard Laqueur (1881-1959) fut le premier, dans une conférence de 1925, à faire de 404 un tournant historique à l'échelle gréco-achéménide. En s'opposant aux vues de Droysen, il affirmait que l'époque hellénistique commençait à la fin de la guerre du Péloponnèse, car la date de 404 marquait un basculement aussi bien du côté de la Grèce (défaite d'Athènes) que du côté de l'empire perse. De son point de vue, ce qu'il appelait la synthèse entre le royaume panhellénique de Philippe et l'empire perse d'Artaxerxès III régénéré par les forces grecques (*sic*) était à l'origine de la culture hellénistique. Développée trois ans plus tard par Werner Schur, une idée connexe présentait l'Égypte indépendante du IV^e siècle comme une sorte de lever de rideau (*Vorspiel*) du royaume ptolémaïque⁹. Issue de ce courant, une thèse s'est imposée peu à peu, qui postule ou/et qui entend prouver qu'à certains égards le développement culturel visible dans certains pays méditerranéens annoncerait la période hellénistique, d'où l'usage trop souvent indéterminé du terme « pré-hellénistique », qui, d'essence typiquement téléologique, met une fois encore l'hellénisation (et Alexandre) au cœur des enjeux.

Plus près de nous, c'est la thèse développée par exemple par Simon Hornblower dans son *Mausolus* (1982). L'auteur entend montrer que l'hellénisation en Anatolie n'a pas commencé avec Alexandre, mais qu'elle s'est affermie tout au long des cinquante ans qui ont précédé la conquête. Sous sa plume, Mausole, dynaste-satrape de Carie, était présenté comme « le dernier des satrapes et le premier des diadoques, [établissant ainsi] un pont entre le monde classique et le monde hellénistique ». L'image ne manque pas de séduction. Encore faut-il préciser que la thèse de l'hellénisation à marches forcées de la Carie mausoléenne a suscité bien des critiques et des réserves. Il convient en effet d'insister en regard sur la vigueur des cultures anatoliennes (Phrygie, Lydie, Carie, Lycie, etc.), articulée avec l'usage oral et écrit des langues dites épichôriques (phrygien, lydien, carien, lycien), parfois sous forme d'inscription bilingue (araméo-lydienne, gréco-lydienne, caro-grecque) ou trilingue (la fameuse et si éloquente inscription de Xanthos rédigée en lycien, en grec et en araméen).

8 Voir par exemple D. Agut-Labordère, « Plus que des mercenaires. L'intégration des hommes de guerre grec au service de la monarchie saïte », *Pallas* 89 (2012) : 293-306.

9 R. Laqueur, *Hellenismus*, Giessen, 1925 ; W. Schur, « Zur Vorgeschichte des Ptolemäerreiches », *Klio* 20 (1928) : 270-302.

Pierre Briant, « Le monde grec et l'Orient de 404 à 200 avant notre ère ». Remarques critiques sur la question d'histoire de l'Antiquité (Agrégation d'histoire 2022), *Actualités des études anciennes*, ISSN format électronique : 2492.864X, 19/04/2021, <https://reainfo.hypotheses.org/22531>

Il n'est pas non plus admis aujourd'hui de réduire les contacts culturels en Anatolie au binôme gréco-perse, comme on l'entendait naguère en parlant d'un art « gréco-perse », c'est-à-dire de sculptures ou de peintures réalisées par les artistes grecs sur commande de donneurs d'ordre perses. C'était passer sous silence l'activité des artistes et artisans phrygiens, lydiens, cariens ou lyciens, et la présence de représentants des élites locales parmi les donneurs d'ordre — raison pour laquelle on utilise plutôt aujourd'hui l'appellation anatolo-perse (ou lydo-perse, etc.), qui réintroduit artistes et élites épichôriques dans la dynamique sociale de la création artistique. Au moment où Alexandre débarque sur les côtes de Troade, les sociétés et les cultures de l'Anatolie sont plurielles et vivantes, elles n'ont pas été arasées par « la diffusion de l'hellénisme » antérieure à la conquête, et, de manière différenciée, elles résisteront pour partie et pour un temps à sa diffusion d'époque hellénistique.

- 3 -

On en vient à se poser des questions sur l'identité historique de l'espace dans lequel se situe le programme. Dans les déclarations d'ouverture (§ 1-2), il était annoncé qu'il s'agit de « l'ensemble des territoires de l'empire perse achéménide [...] de la Cyrénaïque à l'Asie centrale et à la vallée de l'Indus ». Puis, en fin d'exposé (dernier paragraphe), il est dit, sans explication, que « le programme porte sur un pan important de l'histoire de la Méditerranée » et exprime l'idée « d'une histoire commune aux États et sociétés en contact en Méditerranée orientale ». Loin d'envisager l'ensemble du monde achéménide saisi en 334, le programme tel qu'il est conçu concerne de fait d'abord et avant tout les pays des littoraux méditerranéens. Au risque de plonger enseignants et étudiants dans une incertitude déstabilisante, le texte en vient de fait à exclure la Mésopotamie, l'Iran et l'Asie centrale.

La contradiction dans les termes ne peut être levée dans une certaine cohérence que si l'on postule que, dans l'esprit des responsables, l'extension spatiale du programme à l'ensemble des territoires (ex-)achéménides ne vaut que pour la période hellénistique proprement dite, *via* les phénomènes liés à la conquête militaire, à l'installation des monarchies hellénistiques, à la colonisation et aux diasporas grecques en « Orient », bref à la prise en main des espaces utiles, cette fois explicitement situés entre la Méditerranée et la Bactriane.

Avant 334, en revanche, l'espace est réduit aux pays littoraux méditerranéens, peuplés en partie de Grecs (côtes d'Asie mineure) et/ou fréquentés par eux depuis longtemps, à savoir (§4) « Chypre [et la] côte syro-phénicienne ». C'est là que les Grecs entrent en contact avec les « Orientaux, dès avant la conquête ». C'est la raison pour laquelle l'accent est mis avec tant

d'insistance sur « la diffusion de l'hellénisme » dans ces régions dans la période 404 à 334. C'est là (peut-on penser) que s'accomplit la phase préliminaire, qui en quelque sorte « prépare l'Orient » à la conquête militaire et culturelle annoncée — soit très exactement ce que le texte du programme désigne (§1) comme étant « les prémices de ce mouvement d'extension majeure du monde grec [avec Alexandre] vers l'ensemble des territoires de l'empire perse achéménide, [prémices] qui remontent aux décennies qui précèdent le règne d'Alexandre ». Dans cette hypothèse, les seuls territoires achéménides hors littoraux couverts par le programme entre 404 et 334 (du moins peut-on le supposer) sont ceux où des Grecs résident temporairement (cours et armées du Grand roi et des satrapes), ou travaillent (chantiers des résidences royales), ou ont été déportés.

Il peut paraître étrange que l'espace inscrit dans le programme puisse ainsi varier. Mais il y a (du moins je le crois) un fil conducteur. Les responsables du programme ont en ligne de mire la destinée des « Grecs en Orient » avant et après Alexandre. C'est ce thème (lié étroitement à « la diffusion de l'hellénisme ») qui donne une unité à un espace-temps morcelé par les auteurs du programme en fonction du seul regard des Grecs. Sous l'intitulé « Le monde grec et l'Orient », on voit aisément se profiler un autre sujet, à savoir « Les Grecs en Orient (404-200) ». Confrontés « aux problèmes socio-économiques » qu'ils connaissent, les Grecs sont « poussés à se tourner vers l'Orient, espace où ils espèrent trouver des terres et d'autres richesses » (404-334), puis ils les y trouvent (334-200).

On l'a compris : « l'Orient » n'a pas d'existence en lui-même. L'espace qui le définit est variable et adaptable en fonction des ambitions territoriales des Grecs, ou, si l'on veut, en fonction de la profondeur de l'*anabase* que leurs chefs imaginent pouvoir mener à bien¹⁰. Tel qu'il se donne à voir à travers un tel programme, « l'Orient des Grecs » est une pure construction, relevant d'un type dénoncé en son temps par Edward Saïd¹¹. Dans le couple établi Grèce/Orient, il y a un acteur de plein droit et un figurant. Celui-ci sort de temps en temps des coulisses, non pas pour donner la réplique à l'acteur, mais pour lui permettre de briller de mille feux sur la scène d'une Histoire, dont le protagoniste grec contrôle le scénario et les dialogues, à l'image de l'*Alexander the Great* d'Oliver Stone, qui traverse en triomphateur un empire qui semble n'avoir jamais existé.

¹⁰ *Anabase* = montée vers le haut, c'est-à-dire vers l'intérieur des terres [sens de la conquête pour les Grecs], par opposition à *katabase* : marche en descendant (vers la mer). Les auteurs gréco-romains cherchant à exalter la geste héroïque d'Alexandre face à un Darius qualifié de lâche et de fuyard ont beaucoup joué sur l'opposition entre « le roi d'en haut et le roi d'en bas » : cf. *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, Paris (2003) : 287-346. On sait aussi que les textes en l'honneur d'Agésilas saluaient la hardiesse de son *Anabase* (qui ne dépassa pas Gordion).

¹¹ Sur le parcours et la pensée d'E. Saïd, on peut se reporter au beau livre de D. Eddé, *Edward Saïd. Le roman de sa pensée*, Paris, 2017.

L'ensemble des postulats qui sous-tendent la logique de la présentation du programme de l'Agrégation 2022 explique pourquoi Alexandre y tient une place aussi centrale, et, j'ajoute, aussi démesurée. Qu'on en juge par l'introduction et la conclusion de l'exposé: « Le règne d'Alexandre le Grand marque une extension majeure du monde grec en direction de l'Orient. [...] Le programme met en exergue la figure majeure d'Alexandre le Grand, qui n'est pas seulement un conquérant mais aussi le fondateur d'un monde nouveau ». Loin de moi l'idée de nier le rôle historique d'Alexandre, mais, en lisant ces phrases, on a l'impression d'en revenir à Droysen et à ses épigones. « Le nom d'Alexandre marque dans l'Histoire du monde la fin d'une période et le début d'une ère nouvelle », écrivait l'historien prussien. Un siècle plus tard, H. Bengtson proclamait : « Sans Alexandre, il n'y aurait pas eu de culture mondiale grecque. [...] Les contributions hellénistiques préparèrent la voie à la victoire finale du christianisme en des communautés s'étendant de l'Irlande à l'Inde » — une formule qui fut reprise, y compris récemment, par la propagande gouvernementale grecque, mais aussi chantée par nombre de groupes de *Heavy Metal*¹².

Autant dire qu'aborder une telle question requiert une mise en perspective historiographique, qui, seule, permettra de se frayer un chemin sûr en évitant chausse-trappes, mirages et illusions, créés par l'insistance unilatérale mise sur « la diffusion de l'hellénisme ». Il est particulièrement décisif de comprendre et d'expliquer comment se sont élaborées et diffusées les visions historiques d'Alexandre et de l'époque hellénistique depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque des Lumières et depuis les Lumières jusqu'à nos jours, en passant par l'étape qui fut si marquante (et qui le reste pour partie) de l'historiographie coloniale¹³. Traiter de la question au programme suppose de repérer et de jauger les Alexandres nés au rythme des présents successifs, qui balisent et qui encombrant le chemin¹⁴.

L'« iconisation » d'Alexandre a pour origine et pour conséquence l'effacement d'un acteur majeur de l'histoire de ce temps, à savoir l'empire achéménide et Darius. Certes, des courants dominants de la littérature gréco-romaine ont réduit Darius à l'état d'une pauvre silhouette dans l'ombre d'Alexandre. Dans le même temps, des découvertes documentaires récentes ont permis

12 Voir explications dans mon livre *Alexandre. Exégèse des lieux communs*, Paris (2016) : 292-297 (Heavy Metal) ; 324-328 et 526-555 (Instrumentalisation d'Alexandre dans la Grèce contemporaine) ; sur les déclarations de Bengtson et leur contexte, voir *Rois, tributs et paysans*, Paris (1982) : 291-296.

13 *Ibid.* 206-286 (Le héros colonial).

14 « Alexandre au rythme des présents successifs » : <http://cvuh.blogspot.com/2016/11/alexandre-le-grand-au-rythme-des.html>; « Alexandre aux présents », *Topoi* 23, 2020 [2021].

Pierre Briant, « *Le monde grec et l'Orient de 404 à 200 avant notre ère* ». Remarques critiques sur la question d'histoire de l'Antiquité (Agrégation d'histoire 2022), *Actualités des études anciennes*, ISSN format électronique : 2492.864X, 19/04/2021, <https://reainfo.hypotheses.org/22531>

de redonner de la vigueur aux analyses portant sur l'empire achéménide des années 350-330¹⁵. Le problème n'est pas de réhabiliter Darius (ce n'est pas la tâche de l'historien), mais de rassembler les données qui permettent de mieux évaluer l'état de l'empire à l'arrivée d'Alexandre, d'une part, et, d'autre part, d'envisager la question du passage d'un empire à l'autre, ou, en d'autres termes, de se saisir pleinement de la question des continuités et ruptures, qui a été revisitée dans ces vingt dernières années, car elle intéresse au premier chef les analystes des royaumes hellénistiques¹⁶.

Or, le terme même de 'transition' est absent de l'exposé des motifs des auteurs du programme. La raison en est évidemment que l'histoire achéménide en elle-même est exclue (sauf en ce qu'elle intéresse les Grecs d'Asie mineure, soumis eux aussi aux satrapes et aux tributs, et les chefs grecs opérant dans ces régions): dès lors pourquoi se poser la question d'une transition entre A (Darius) et B (Alexandre), puisque B est réputé avoir tout emporté sur son passage? Autrement dit, aussi choquante (sur le plan scientifique) soit l'observation, le programme ne fait pas de la connaissance de l'empire de Darius un prérequis de l'étude de l'empire d'Alexandre¹⁷.

L'intitulé du programme et les représentations qui le sous-tendent ont fait une autre victime : c'est la Macédoine, dont l'histoire, la société et les institutions n'ont pas droit à la moindre mention dans l'exposé des motifs, sauf sous la référence à « la puissance dominante du monde grec ». Tout est dit et fait comme si Alexandre et les siens étaient des Athéniens, des Spartiates ou des Argiens, et comme si l'identité macédonienne ne jouait aucun rôle dans le duel Grèce-Orient, et tout au long de l'histoire de la conquête et celle des diadoques et des épigones.

Dans son *History of the Persian empire*, parue de manière posthume en 1948, A.T. Olmstead finissait sur des accents triomphalistes vantant le développement sans précédent de l'histoire achéménide (« la Perse s'est relevée d'entre les morts », écrivait-il). Il mettait ce renouveau en contraste flagrant avec l'état pitoyable de la Macédoine, dont les palais et capitales étaient réduites en poussière au milieu d'un pays envahi par la malaria. Quelques décennies plus tard, ce fut à l'histoire de la Macédoine, à son tour, « de se relever d'entre les morts », grâce aux archéologues, aux épigraphistes et aux numismates. Aujourd'hui, écrit M. Hatzopoulos, les études et recherches « ont révélé un pays demeuré auparavant *terra incognita* et donné un visage nouveau au peuple jusqu'alors énigmatique qu'Alexandre avait conduit aux limites du monde

15 Mettre en parallèle *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, Paris (2003), et « The empire of Darius III in perspective », in: W. Heckel-L.A. Tritle (ed.), *Alexander the Great. A New History*, Oxford (2009): 141-170.

16 Voir P. Briant & F. Joannès (ed.), *La transition entre l'empire achéménide et les royaumes hellénistiques* (Persika 9), Paris, 2006 ; sur un état de la question, voir mes commentaires dans P. Briant, *Kings, countries, peoples. Selected studies on the Achaemenid empire* (Oriens et Occidens 26), Stuttgart (2017) : 21-29.

17 Je me suis souvent exprimé sur ce que je considère comme étant un impératif méthodologique : en dernier lieu *Exégèse des lieux communs*, Paris (2016) : 556-569 (« Que faire ? »).

connu¹⁸ ». Dans le même temps, le renouveau de l'histoire achéménide s'est poursuivi, il s'est même accéléré et approfondi. Ce n'est pas seulement l'histoire d'Alexandre, mais l'histoire de Darius et d'Alexandre, qui est désormais irriguée par deux fleuves documentaires chargées d'alluvions fécondantes, l'un qui vient de Macédoine, l'autre qui traverse les différents pays de l'empire des Grands rois. Oublier l'un et l'autre ou n'en mentionner aucun dans l'exposé des motifs – je le dis avec tristesse – relève d'une désastreuse méconnaissance des données et des enjeux.

À ce point, je voudrais insister à nouveau sur l'impasse faite par les responsables du programme sur les recherches nouvelles dans les domaines achéménide et macédonien, qu'il s'agisse de la Babylonie, de l'Iran et de l'Asie centrale, toutes submergées par « la diffusion de l'hellénisme ». Malgré l'existence de manuels récents sur la période hellénistique et l'histoire de telle ou telle région (Babylonie, Égypte, etc.) sur la longue durée achéménido-hellénistique¹⁹, on se demande comment étudiantes et étudiants pourront saisir les fondements et les variétés des rapports établis (par exemple) entre les Grecs et les Babyloniens (Iraniens, etc.), alors que ces peuples et ces pays sont exclus du champ de vision avant 334. Le regard induit par le programme lui-même risque d'être celui du colon grec arrivant en pays conquis, sans égard pour les articulations internes des sociétés et cultures très anciennement ancrées dans leur propre espace-temps.

- 5 -

Si, avec Danielle Nottara-Minne, il y a plus de vingt ans, on a pu espérer que « les questions mises au concours suivent, au moins en principe, l'évolution de la recherche et les débats entre historiens », l'espoir est ici cruellement déçu. En raison de préjugés apparemment insubmersibles, et en raison de l'indéfectible focalisation de l'histoire de l'Antiquité (institutionnelle) sur la Grèce et sur Rome, l'occasion n'a pas été saisie de comprendre le passage d'un empire à l'autre, ni celui de l'empire de Darius aux royaumes hellénistiques (*via* Alexandre). Il est désolant que les efforts de diffusion scientifique faits par les spécialistes des mondes achéménide et hellénistique aient été aussi peu pris en compte et aussi mal considérés par celles et ceux qui, dans le cadre du concours, ont défini la question d'histoire de l'Antiquité.

18 *La Macédoine. Géographie historique – Langue, cultes et croyances – Institutions*, Paris (2006) :93.

19 Je pense par exemple aux volumes de la collection 'Mondes Anciens' chez Belin, où l'on trouve des chapitres sur l'Égypte et la Babylonie achéménido-hellénistiques (*L'Égypte des Pharaons* [2016] : 629-725 ; *La Mésopotamie* [2017] : 881-957). Bien qu'il ne concerne le programme que par fragments, voir aussi le dossier *Enseigner l'histoire de l'Antiquité*, publié à l'initiative de l'APHG (Association des Professeurs d'Histoire et Géographie de l'Enseignement public) et de la SOPHAU (Société des professeurs d'histoire ancienne de l'Université) dans *Historiens et Géographes* n°444 de novembre 2018, en particulier les articles de D. Agut-Labordère, de P. Briant, de M. Sartre, et de Laetitia Graslin-Thomé et Brigitte Lion.

Pierre Briant, « *Le monde grec et l'Orient de 404 à 200 avant notre ère* ». Remarques critiques sur la question d'histoire de l'Antiquité (Agrégation d'histoire 2022), *Actualités des études anciennes*, ISSN format électronique : 2492.864X, 19/04/2021, <https://reainfo.hypotheses.org/22531>

Je crains que, dans le cas présent, on ne doive revenir à la très surannée appellation ‘histoire ancienne’ — celle qui « n’inclut les autres continents qu’autant que ceux-ci participent à la dynamique de l’histoire européenne, et se déplace vers la Méditerranée lorsque celle-ci se configure soit comme le berceau, soit comme la frontière menacée de la civilisation occidentale²⁰ ».

Pierre Briant

20 Citation de Danielle Nottara-Minne (2000) extraite de l’article cité ci-dessus note 4, dans un contexte discursif relatif aux programmes de l’agrégation d’histoire en général, et non pas spécifiquement aux programmes d’histoire de l’Antiquité.

Pierre Briant, « *Le monde grec et l’Orient de 404 à 200 avant notre ère* ». Remarques critiques sur la question d’histoire de l’Antiquité (Agrégation d’histoire 2022), *Actualités des études anciennes*, ISSN format électronique : 2492.864X, 19/04/2021, <https://reainfo.hypotheses.org/22531>